

lettre de Barros à International Perspectives donne peut-être une meilleure indication de ses motifs. Il y parle d'une critique accablante du professeur Michael Fry due au fait que « ... j'ai semé le doute à propos de la loyauté de deux piliers du panthéon canadiens. »

Certains passages de No Sense of Evil sont factuels et justes, mais la plus grande partie de l'ouvrage est une recherche acharnée de preuves à l'appui d'un verdict livré d'avance. À moins que le contenu et les notes ne soient vraiment mensongers, il n'a consulté personne qui ait travaillé avec Norman, aucun membre de sa famille et presque aucun de ses amis (Kiernan est une exception et peut-être Jaffe). Il n'a communiqué avec personne d'autre qui ait bien connu Norman. Barros a consulté quelques dossiers à Ottawa et probablement des membres du service de sécurité. Il semble avoir évité, cependant, le reste de l'administration, persuadé qu'il s'agissait d'une clique de vieux copains déterminés à protéger tous les membres du groupe contre toutes les accusations et enquêtes. En dépit des 21 ans qu'il a passés au Canada, sa connaissance de notre histoire et de notre système politique fait pitié et sa logique nous déconcerte souvent. En déplorant maintes et maintes fois le fait que Norman a omis de rapporter certains événements ou conversations, il donne l'impression qu'il a passé en revue tous les dossiers qui se rapportent à cette affaire et qui sont accessibles. Ce n'est pas le cas et il s'en faut de beaucoup. Pour entrer dans les détails, commençons par un exemple où Barros a été relativement honnête mais où les conséquences de ses excès et de son impatience ont été désastreuses. Le 16 décembre 1984, William Stevenson, le premier chasseur d'espions du Canada, écrivait dans le Toronto Sun que, d'après Chapman Pincher, le champion du monde, il était fort probable que Norman « avait travaillé pour le KGB dans les trois postes qu'il avait occupés », à savoir Tokyo, Wellington et le Caire. En outre, ajoutait-il, « un récent biographe est convaincu qu'[il] ... « est même responsable en partie de la décision de Moscou de donner le feu vert à la Corée du Nord d'envahir la Corée du Sud... ». »

Ce qui est sûr, c'est qu'on retrouve les deux allégations dans l'ouvrage de Pincher, Too Little Too Late (418), mais celui-ci dit tenir ses sources de Barros qui, à son tour, avait appris dans l'ouvrage Mike de Lester Pearson que le général MacArthur lui avait dit ainsi qu'à Norman que la Corée du Sud se trouvait à l'extérieur du périmètre de défense américain. Barros en déduisit astucieusement que si Norman avait transmis l'information au Kremlin - « et il pourrait l'avoir fait » - cet élément pouvait avoir contribué à la déclaration de la guerre de Corée. Au beau milieu d'un paragraphe par ailleurs cohérent, toutefois, Barros affirme que le Secrétaire d'État, Acheson, avait fait la même déclaration en public un mois plus tôt. (163-4) Les Russes auraient donc pu avoir cette information